
La panthère des monts Mandara, de l'effroi à l'oubli

The Mandara mountains' leopard, from fear to oblivion

Christian Seignobos

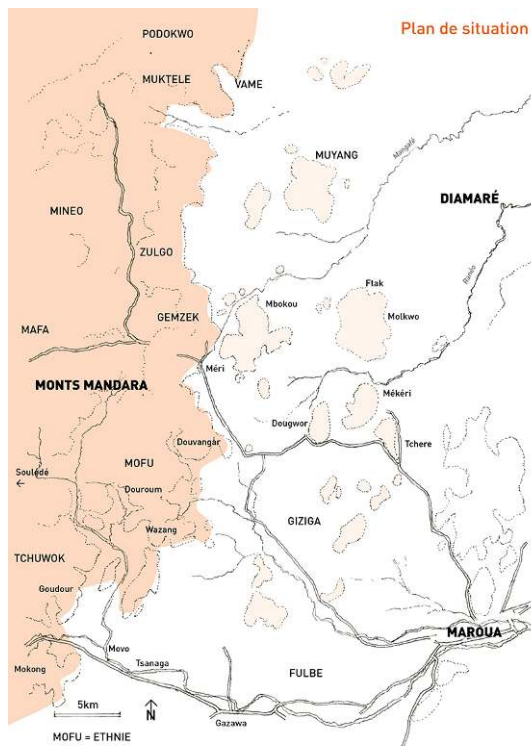
- 1 La panthère (*Panthera pardus*)¹a trouvé dans les monts Mandara un habitat propice parmi les gigantesques amas de granites et de roches volcaniques d'où surgissent de grands arbres, comme autant d'observatoires ou de retraites sûres.
- 2 Les montagnards des Mandara septentrionaux pensent avoir affaire à deux types de panthère, *duvar* en mofou, différenciés par la taille et la couleur. *Duvar jijenge/jejege*, de taille plus ramassée, présente des taches (*banzey*), noires, rouge foncé sur fond or, *ber kece kece* (multicolore et se dit de certains pois de terre). Ce serait la plus dangereuse. *Duvar dwana*, la grande panthère, plus longiforme, présente des rosettes noires qui s'estomperaient sur un fond uni (*moecey*) donnant ainsi une couleur jaune dite *ma kuri ma bizey* (i.e. les excréments des petits enfants, d'un jaune très particulier). On retrouve chez les Muktele la même différenciation, *jimdele*, la petite panthère fortement tachetée, *wasanwasa* – qui ici aussi rappelle un pois de terre – et une autre, plus grande, jaune rougeâtre, *matefga*. Mais pour certains, il s'agirait plus d'individus âgés. Les montagnards hésitent donc entre l'existence de deux espèces et une différenciation par l'âge et le sexe.
- 3 Durant la saison sèche, la panthère recherche les abris sous roche et ne sort que la nuit. Elle affectionne les plus grands éboulis de roches, comme à Gamasay et à Mazengel, dans le massif de Wazang. Mais chaque massif possède sa ou ses zone(s) de refuges pour les panthères dont l'accès est interdit aux enfants comme aux vieillards. L'époque redoutée, où elle se montre la plus dangereuse, reste la saison des pluies. La panthère sort constamment le jour, le mil est partout, la végétation couvre le sol, l'herbe s'insinue entre les rochers. La panthère se faufile dans la végétation et peut apparaître brutalement.
- 4 L'homme – tout comme le chien – se sent saisi d'effroi à la vue des traces de pattes de la panthère. Les poils se hérissent sur le corps. Dans les habitations, même les chiens,

sentant la présence de la panthère, tremblent et défèquent de peur. Les montagnards décrivent leur situation passée comme celle d'une sidération devant le fauve, qui ne peut être dépassée qu'en groupe et armés. Des siècles durant ils sont restés sous la menace de la panthère.

- 5 Cette peur de la panthère, Lebeuf (1945 : 57) la décrit en septembre 1937, durant la saison des pluies, dans le village de Goudour :

« Les maisons du village sont entourées d'un mur de pierres sèches. Devant chaque pièce sont rassemblées de grosses branches qui, le soir, sont dressées devant la porte et maintenues par un épais bois fourchu ; après le coucher du soleil, les hommes enferment femmes et enfants dans leurs chambres respectives avant de se barricader chez eux, de crainte des léopards qui abondent dans la région. Il y a quelques jours à peine, malgré les précautions prises, une femme fut ainsi enlevée pendant son sommeil ».
- 6 Certains types de populations, comme des clans autochtones, affichent, en revanche, leur absence de crainte, ils la considèrent même comme « leur chien », alors que les aînés se disent « maîtres des panthères » au nom d'une alliance ancienne. Chez les Muktele certains clans auraient même pratiqué un culte de la panthère, aujourd'hui disparu (Juillerat 1971 : 101). D'autres cherchent à s'en prévenir avec force charmes protecteurs et propos conciliants avec le félin.
- 7 Les Podokwo recueillent de la terre là où se repose ou gîte la panthère. On la mélange à des charmes de *Loranthus* et autres géophytes et on en remplit un petit canari fermé, sur lequel on sacrifie une chèvre, qu'on gardera à la maison. Par ailleurs, on supplie la panthère d'épargner la famille. Chez les Gemzek, par exemple, lorsqu'on entend ces feulements toujours terrifiants (*ngrayngray*), le chef de famille sort et s'adresse à la panthère : « Pardon mon père, qu'ai-je fait ? ou quelqu'un de ma maison s'est-il rendu coupable de quelque chose ? ».
- 8 Ceux qui déclarent avoir des rapports d'alliance avec le félin ressortent d'un fond de population ancien, les Movo et leurs apparentés, les Gudur, qui domina religieusement les monts Mandara septentrionaux. Ainsi chez les Mofu, les clans Gudjeray, Mise, Mava... disent ne pouvoir tuer la panthère, ni en consommer la chair et, à plus forte raison, construire des pièges contre elle. Ceux qui se livreraient à de tels actes ne pourraient s'asseoir parmi eux et ne seraient même pas salués. En revanche, ils laissent, à dessein, des abreuvoirs extérieurs pour « leurs chiens » en période de sécheresse. Ils peuvent traduire ce qu'annonce la panthère par ses feulements. À leurs morts, les panthères ne manqueront pas de s'inviter à la cérémonie funéraire, rodant autour des habitations, leurs feulements tenant lieu de pleurs.
- 9 Les Giziga, qui sont en plaine, et des apparentés comme les Ftak de Molkwo, voient la panthère comme un fauve positif. Ce sont les *kre masahay* (les chiens des chefs religieux), ici encore des clans anciens. Ils les envoient faire leur travail sur les limites de leurs juridictions contre des menaces occultes. « Chers parents, du courage, du courage, il faut casser la nuque à tous ces sorciers ».

Figure 1 : Carte de situation



Comment vivre avec la panthère ?

- 10 On enseigne aux enfants comment se comporter avec le félin, son éthologie, ses zones refuges, ses sorties, ses proies. La panthère se méfie des grosses colonies de cynocéphales (*lagwav*) dont les grands mâles peuvent lui faire face et les femelles suitées se montrer tout aussi dangereuses n'hésitant pas à se sacrifier pour leur progéniture. Bien qu'ils n'empruntent pas les mêmes passages que la panthère, les jeunes cynocéphales sont bien une proie pour elle, comme le sont la chèvre et le chien.
- 11 On apprend à éviter certains lieux où la panthère aime à se reposer, comme l'ombre fraîche de certains arbres, et quel parti prendre, quel arbre choisir en présence de l'animal. Des arbres sont propices, d'autres à éviter. La panthère se refuse à grimper sur *Boswellia dalzielii* (*teteng* en mofu Gudur, en mafa, *tegedek* en tchuwok). Son écorce contient une résine très odoriférante, répulsive pour la panthère. On en répand des gouttes autour de l'habitation en cas de manifestation intempestive de la panthère dans un quartier. Il en va de même de *Sclerocarya birrea* (*ndwaz*), dont l'écorce est lisse et dont l'odeur de sa sève générerait aussi la panthère. Quant au tamarinier au port touffu, on lui prête des vertus d'arbre protecteur.
- 12 *Lannea microcarpa* serait le refuge idéal (*meleper* en mofu nord, *vats* en mofu Gudur, *izu ta pac* (corde du soleil) en tchuwok). L'écorce du tronc, blanchâtre, parfaitement lisse ne donne aucune prise aux griffes de la panthère où, comme pour *Boswellia*, elle risquerait de se bloquer une patte, et se mettre en mauvaise posture. Ces *Lannea*, parfois bouturés, sont souvent aménagés pour que les femmes viennent s'y installer, deux par deux ou chacune sur un arbre. On a fait se développer les branches en corbeille par le biais d'un étage renouvelé. Les femmes coupent les branches pour prélever les rubans d'écorce,

utilisés chez les Mofu pour leur ceinture pelvienne. Hissées sur les arbres, elles vont en mâcher le liber pour en accroître le pouvoir d'absorption. Dans ces arbres parfaitement à l'abri du félin, elles constituent, tout en bavardant, des rouleaux de ces bandes d'écorce qu'elles rapporteront chez elles. *Lannea microcarpa* est la propriété des femmes, qu'elles donnent en héritage aux femmes de leurs fils. C'est le seul arbre « commandé » par les femmes ; le mariage étant ici virilocal, les femmes sont écartées de la terre et des ligneux.

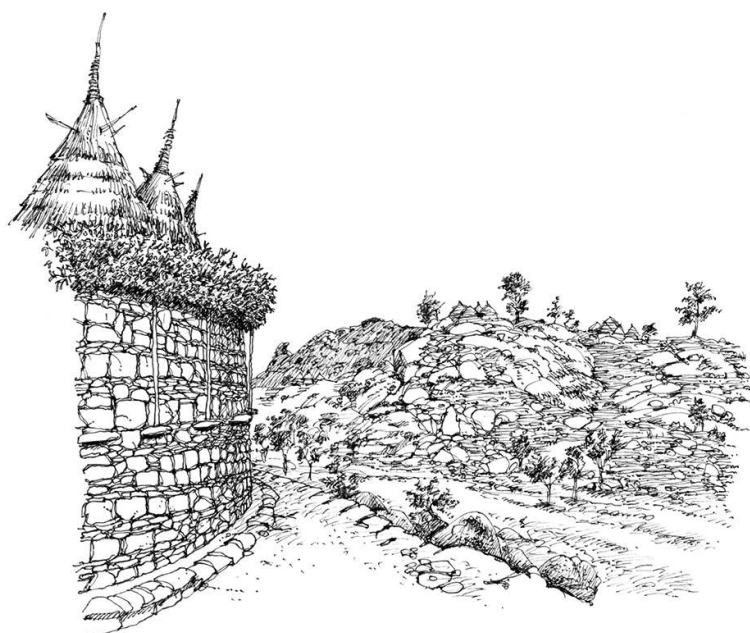
- 13 On dicte aux enfants leur conduite, ne pas provoquer la panthère. Il ne faut jamais l'évoquer, la désigner seulement par un nom d'éloge : le chef de la grotte (*bwi ma ldagam*), celle qui engendre la peur (*zezegey*). Chez les Muktele et les Podokwo comme chez les Gemzek et les Mineo, on dit « père puissant » (*baba sga*). Chez les Zulgo, on ne jure pas sur la panthère, on ne désigne pas son gîte, parler de tuer la panthère serait jugé des plus dangereux. On ne prononce pas le nom de la panthère comme de tout ce qui est redoutable : le chef, la variole.
- 14 On cherche à indexer la moralité des enfants, que l'on prolonge auprès des jeunes adultes, sur la peur de la panthère : ne pas voler, mêmes les petits larcins d'œufs, de sésame qui sèche sur les rochers, des cannes de sorghos saccharifères, ne pas puiser dans la réserve de souchet... Ne pas mentir et, pour les plus grands, ne pas commettre d'adultère... De tels comportements rendent vulnérable à la panthère. Certains peuvent paraître singuliers, depuis les Mofu jusqu'aux Muktele, par exemple ne pas piétiner les traces de la panthère (*sek ma duvar*), ses excréments et même les graines du fruit de *Vitex doniana* (*skad* en mofu) qu'elle aime consommer. Les Mafa de Soulédé comme les Mineo interdisent aux enfants de jeter des noyaux de *Vitex* en chemin et aussi de les rapporter dans la maison au risque d'attirer la panthère.
- 15 L'architecture répond aussi à ce besoin de protection contre ce fléau. À Dougwor (le rocher), massif minéral dressé en plaine en avant des monts Mandara, on pouvait difficilement créer des champs en terrasses et on se contentait de cultiver le mil entre les blocs de rochers. Pour tous les Mofu, Dougwor illustre comment vivre au plus près avec la panthère. Ce chaos de granites sombres renferme un grand nombre de trous refuges où se cache la panthère. Les abords mêmes de Dougwor étaient, à la tombée de la nuit, désertés comme certaines pistes, celle allant de Dougwor à Ngoro, appelée piste des panthères.
- 16 Les unités d'habitations étaient particulièrement réduites, conçues comme des silos avec, chacune un dôme de terre, appelé *wurdem*, la base était à ce point réduite que, pour se coucher, Molkwo et Muyang avaient adopté, pour leur chambre, un plan ovale. La porte surbaissée contrainait à pénétrer dans la case en rampant. De la terre de termitière était rapportée de la plaine pour conférer aux murs une dureté accrue. Les bergeries étaient couvertes d'un platelage d'argile et les murs tressés avec des épineux. La panthère, grâce à ses griffes, ébouriffe le chaume des toitures, mais s'arrête au niveau d'une paroi de terre.
- 17 Pour la plupart des montagnards des Mandara septentrionaux : Mofu, Tchuwok, Gemzek... leur architecture était, au XIX^e siècle, basée sur ce principe qui présentait aussi l'avantage de s'épargner les dégâts d'un incendie. Lors des pics d'attaques de panthères, on allait jusqu'à placer les enfants à l'abri dans des silos à étages et subdivisés.

Figure 2 : A. *Gardenia erubescens* Stapf & Hutch. – B. *Gardenia aqualla* Stapf & Hutch.



Inspiré de Arbonnier (2000 : 447-448)

Figure 3 : Aménagement d'un mur de clôture avec *Gardenia* spp. chez les Mofu de Douroum



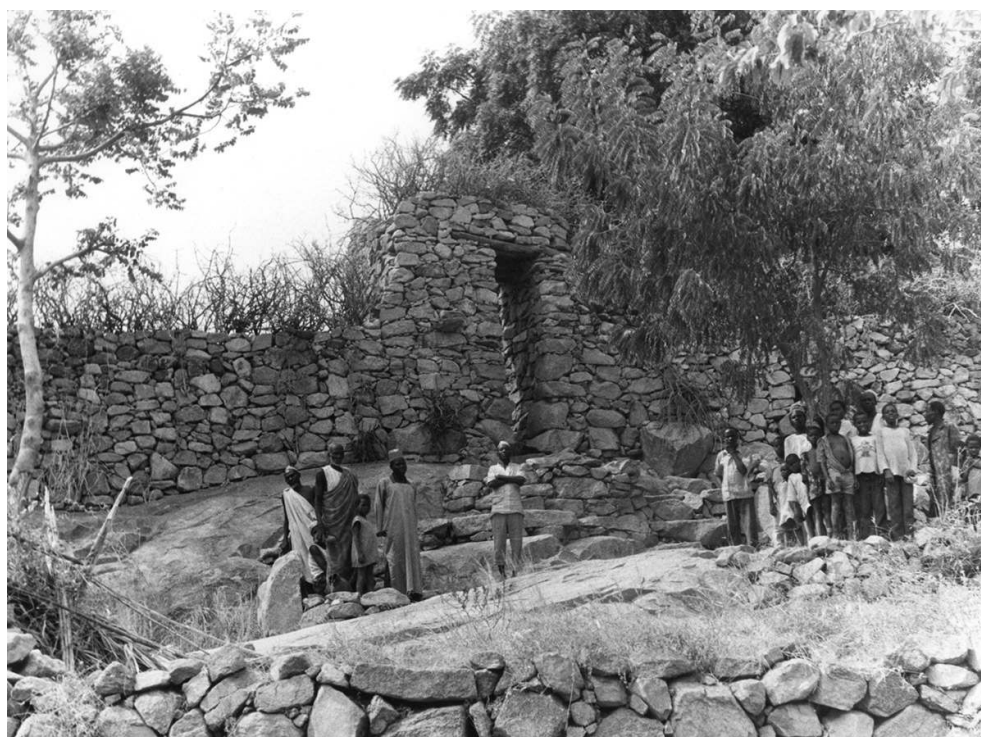
Dessin C. Seignobos

Figure 4 : Cuisine et grenier chez les Mofu au début du xx^e siècle



Dessin C. Seignobos

Figure 5 : Entrée monumentale du palais du chef Mofu de Douroum, une autre façon de placer le *Gardenia*



Photographie C. Seignobos (1980)

- 18 Les plans de ces unités d'habitation en enfilade, adaptés au relief pentu, constituent aussi une protection contre toute intrusion extérieure. Avec le *gay mafa* l'enfilade de cases tourne sur elle-même, protégeant au centre la bergerie, la richesse de la famille et, au-dessus, le grenier à cendres qui fournit le sel de potasse. L'accès à ces habitations se limite à une entrée fermée par une porte bombée en bois de caïlcédrat (*kulmbat*) avec, attaché en creux en son centre, un bois qui permet de la « barrer ». L'homme couche dans cette poterne, avec ses armes.
- 19 La lutte contre la panthère exige des clôtures de pierres de trois à quatre mètres de haut, rarement plus, non couronnées d'épines qui ne vont pas tenir dressées et se dégraderont rapidement, mais d'un végétal providentiel, le *Gardenia erubescens*, arbuste buissonnant, pyrophile, aux feuilles regroupées en touffes aux extrémités de bois multiples très courts particulièrement résistants.
- 20 Ce *Gardenia* pousse sur les piémonts où, parfois, il a été bouturé en buissons coalescents, ce qui permettait aux montagnards qui y cultivaient des champs d'y abriter leurs enfants si la panthère faisait irruption. La panthère, qui n'attaque que par bonds, avertie de la dureté du bois de *Gardenia* et craignant de se blesser sur le flanc ou le ventre, préférerait se retirer.
- 21 Chez les Mofu Wazang, on coupe le *Gardenia* (*tsarak*) en plaine pour le monter en paquets et le hisser en haut de la clôture du « château » du chef, ensemble fortifié sur une position sommitale. Ce travail est réalisé par les *mazgla*, classe d'âge tous les quatre ans, qui permet de renouveler l'ensemble de la clôture. L'importance du *Gardenia* est telle que cet ensemble palatial a pris le nom de *tsarak*². C'était aussi le rôle des classes d'âge pour les autres palais sommitaux des chefs voisins, de Douroum et de Douvanger. On ne saurait voler des chefs aussi puissants. Le *Gardenia* vise bien la panthère mais il participe aussi de la décoration du palais qui concourt à magnifier le chef. Les clôtures des chefs doivent être de belle facture. Les Mofu ne sont pas des tailleurs de pierres, mais des casseurs de pierres montant de gros blocs maintenus dans les interfaces par des éclats. Les paquets de *Gardenia* doivent être suffisamment épais, 35 à 40 cm, dressés en débordement du mur. Aussi dispose-t-on tout autour, à l'extérieur, des supports de bois d'*Anogeissus leiocarpus* (*waway*), reposant sur des pierres en débord du mur pour les soutenir sur le même niveau et, en général espacées tous les 1,20 m. Ce bois de *Gardenia*, quasi imputrescible, est donc renouvelé chez les chefs tous les quatre ans, mais les particuliers peuvent attendre une durée deux fois supérieure avant d'en changer.

Le chef et la panthère dans l'aire du peuplement mofu³

- 22 Chez les Mofu nord⁴ la panthère est le substitut du chef. Tout ce qui touche à la panthère intéresse le chef. On tue pourtant des panthères dangereuses, mais c'est toujours le chef qui autorise la battue. Le rituel qui entoure cette battue emprunte à celui réservé à l'homme. On part chasser la panthère en armes, comme à la guerre. Tuée, elle n'est pas rapportée suspendue à un bois tel un gibier, avec la tête qui pend, mais sur les épaules des hommes, accompagnée de péans et de sifflets de victoire, comme de retour d'un combat. Ceux qui l'ont abattue seront soumis au même sacrifice d'apaisement pour se prémunir du *tokwora*, de l'esprit de l'ennemi tué.
- 23 Si une panthère s'est fait remarquer par de nombreuses victimes parmi le petit bétail et aussi chez les hommes, le chef de massif s'enquiert auprès des devins de l'origine de la

panthère et de qui est susceptible d'être derrière ces méfaits. Il conviendrait parfois de régler d'autres désordres causés par des menées occultes déclenchées par des humains.

- 24 Durant la période coloniale une femme de Bay Tokwa, le grand chef de Goudour, Zékédé, fut dévorée par une panthère. Acte gravissime, une des quatre images du chef de Goudour, celle de face, représente la panthère ; celle de l'arrière, l'hyène, flanquée sur les côtés de la variole et d'une autre épidémie. Cette chefferie de Goudour domine d'un point de vue religieux tout un réseau de clans et de chefferies apparentés que cette nouvelle impensable peut inquiéter. Bay Tokwa ordonna de ne pas ensevelir la femme avant que la panthère ne soit abattue. Le massif et les alliés voisins de Goudour se mobilisent. On la retrouve. On la tue. Le chef fait alors appel à tout ce que Goudour compte de devins pour répondre à la question : « Qui a envoyé cette panthère ? » La réponse apparaît assez rapidement : c'est Zékédé elle-même qui aurait appelé la panthère contre certaines personnes avec lesquelles elle se trouvait en conflit. En avait-elle le droit et surtout le pouvoir ? Cela se serait retourné contre elle, comme souvent lors de l'envoi de maléfices, pour ceux qui y sont mal préparés. La panthère aurait dit à cette femme : « C'est toi que je veux ». La faute de Zékédé causa sa perte car la panthère ne saurait d'elle-même affronter la maison du chef (enquête à Goudour (1979) dans l'entourage de Bay Tokwa, le deuxième du nom) (Seignobos 1991).
- 25 En 2010, le chef de Wazang, Ndokwokwo Ousmanou, qui fut le témoin des dernières battues à la panthère sous le règne de son père, Bello bwi Makabay, nous conta avec quelques notables, chacune d'entre elles⁵. Nous signalons une des trois dernières pour enchaîner sur les rituels qui s'en suivent. Ayant identifié son site, le chef convoque la population en armes, qui entoure la grotte où elle s'était réfugiée. Il s'agit d'une panthère *duvar jejege* du quartier Baway. On avait choisi un homme passant pour être blindé à l'encontre des panthères. A peine entré dans la grotte il est bousculé par la panthère qui bondit dehors. Les archers, à l'affut, décochent leurs traits, la flèche du chef Bello et celle d'un certain Jambay l'atteignent, elles sont empoisonnées. Après quelques bonds, la panthère s'immobilise, morte. Combat rapide, sans rebondissement, il diffère de la plupart des battues. On transporte la panthère jusqu'à la chefferie, le palais de Tsarak. (Le déroulement peut en être suivi à partir du plan que j'avais levé en 1973).
- 26 Le chef et les notables attendent l'arrivée du fauve porté par les bwi gawla et une troupe de musiciens. Ils passent par l'entrée qui est un tunnel, *slim dileng dileng*. Lui-même est installé dans le *dala mbow dwana*, la grande cour en face du couloir. Devant le chef, on dresse la panthère, des *gorpala* (notables) la soulèvent pour un curieux rituel, celui de comparer la taille de la panthère et celle du chef. Or le chef Bello qui affiche un certain embonpoint est de courte taille. Heureusement la panthère, une *jejege*, est plutôt ramassée. Cette confrontation est un jeu de dupes. La panthère sera toujours maintenue en dessous de la taille du chef. Le chef menace et injurie la panthère : « Qui penses-tu être ? Tu vois bien que je te dépasse ». Injurier la panthère serait plus un comportement des chefs de Goudour, Bello ne ferait là que les imiter. La foule exulte : « Le chef est plus grand que la panthère ! ». Le chef, toujours en public, frappe alors le front de la panthère, puis le sien et la poitrine de la panthère, puis la sienne afin de capter la puissance du félin, avec l'explication des Mofu : « Il boit la force de la panthère. » (Vincent 1999 : 316). L'exercice de se mesurer à la panthère est là pour conforter la parole du chef, le *madlab*, de celui qui parle en public, ne peut être contredit et qui clôt toute discussion.

- 27 On monte alors la panthère dans la salle des tambours, sur la partie haute de l'ensemble palatial à *Slala marlam* d'où l'on domine toute la plaine. Deux personnes s'occupent des moustaches de la panthère, elles seront comptées (8), coupées et immédiatement brûlées. On dépouille l'animal, l'ampute de sa queue. Le clan des chefs, les Erkece, ne consomme pas la viande de panthère, qui sera donnée à l'extérieur du massif. La panthère est énucléée, le chef devra gober ses yeux, l'éclat des yeux de la panthère, son regard concentre là tout l'effroi que l'on ressent en sa présence⁶. Enfin, on percera les canines pour les joindre au collier du chef.

Figure 6 : Le palais du chef de Wazang de Tsarak



Dessin C. Seignobos

Figure 7 : Le chef Bello Bwi Makabay dans son palais de Tsarak vers 1970. Le rituel du chef mesuré à la panthère



Dessin C. Seignobos

- 28 Après le *maray*, la grande fête des Mofu nord tous les quatre ans, se déroule pour le chef une sorte de retraite pendant laquelle il portera avec ostentation et son collier de crocs et ceux composés de griffes ainsi que la peau de la dernière panthère tuée. Cette retraite dénommée *mesci bay a bongor* (accompagner le chef à Bongor)⁷. Pour nos informateurs c'est « rendre honneur au chef », ils y voient une sorte de revitalisation de son pouvoir. Cette retraite, que l'on retrouve aussi à Douroum, dure deux jours. Le chef se déplace du château de Tsarak à un rocher et un point d'eau de *pri migdla* et retour. Il couche dans des huttes (*gudok*), fait des libations à des pierres dressées (*miwaw*) et à certains arbres, accompagné de notables et d'une musique particulière composée de grandes trompes de cornes d'antilopes-cheval⁸ avec une ouverture très évasée en cuir (*di me mezezeng*) et force flutiaux.
- 29 Lorsque le chef mourra, il sera emballé dans un énorme ballot mortuaire composé de dizaines de peaux de taureaux cousues et déposé près de sa tombe. Les derniers grands ritualistes qui l'accompagnent le feront alors basculer en terre en imitant le feulement du félin. Tout au long de son règne le prince n'aura de cesse de s'identifier à la panthère. Chaque bête abattue consolide et renouvelle son pouvoir, concrétisé dans ses colliers de crocs et de griffes dont il se pare à chaque cérémonie.

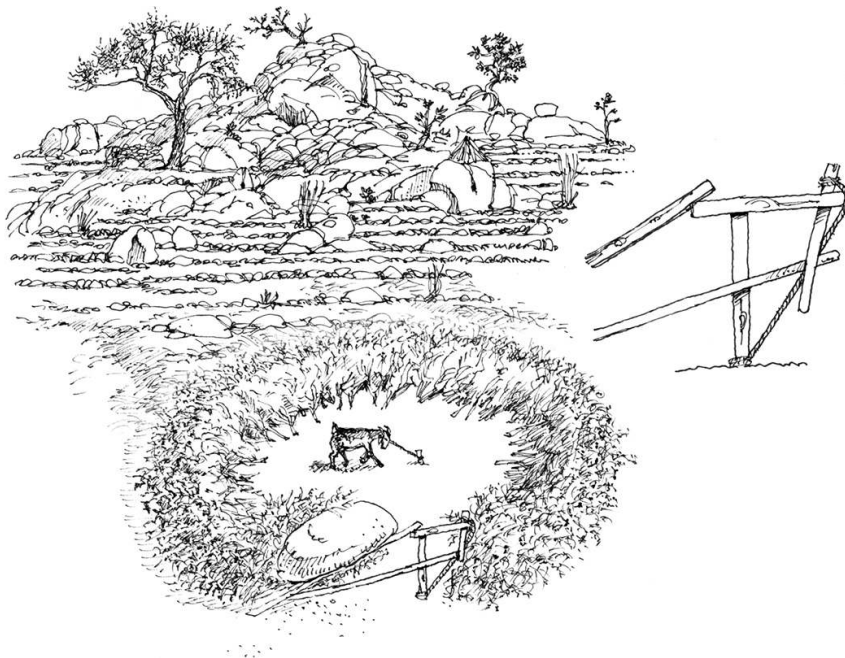
Le combat avec la panthère

- 30 Des dizaines de récits de battues à la panthère dans les massifs de Douvanger, Douroum, Wazang, Goudour et Dougwor recueillis, tous relatent avec force détails le combat avec le félin et les noms de ceux que la panthère a tués ou blessés. Ils sont entrés dans l'histoire du massif; avoir été blessé par la panthère, c'est la renommée assurée. Pourtant il n'y a rien de plus désordonné et inattendu qu'une chasse collective à la

panthère. Cette lutte, toujours à rebondissements, peut durer plusieurs jours et la panthère en sort souvent victorieuse et réussit à s'échapper.

- 31 Les chefs ont toujours voulu contrôler les pièges à panthère. Il faut leur autorisation pour monter un piège sur le *cevet ma duvar* (le chemin de la panthère) et un cercle de devins - à la dévotion du prince - pour désigner celui qui l'installera.
- 32 Les pièges à assommoir ou à trébuchet (*timbel ma duvar*, *gende'd*, et pour le plus gros, *joro*) présentent partout le même mécanisme. C'était un exercice didactique pour les enfants que de le fabriquer minutieusement. Ils l'utilisent pour capturer des souris. Dans les années 1970-1980, rares étaient les massifs qui ne possédaient pas ce genre de piège à proximité de leurs plus gros amoncellements de blocs. Sur le massif de Dougwor, en dépit de sa modestie, j'ai pu relever neuf sites de pièges à assommoir dont deux en ruines et deux encore en fonctionnement en 1981, l'un comme l'autre sur la partie sommitale du massif.
- 33 On fait appel à des bois résistants, généralement *Anogeissus leiocarpus*, pour supporter la grosse pierre que quatre à cinq hommes doivent soulever pour la mettre en position. L'enceinte de capture où sera placée la chèvre au piquet est composée d'épineux dominés par *Ziziphus mucronata* (*erdlelek*) à épines doubles, l'une droite de 1,8 cm effilée et orientée vers le haut et l'autre en crochet, plus courte, dirigée vers le bas, suffisamment haute pour ne pas être franchie par la panthère.
- 34 Sur le piémont on peut creuser des chausse-trappes – difficilement en montagne – sur un passage balisé par des haies sèches, pour conduire vers l'appât. La fosse recouverte de branchettes et d'herbe a le fond tapissé de flèches empoisonnées plantées verticalement. Les Mofu de Dougwor ont été les premiers à se procurer des pièges à mâchoires de fer, fabriqués par les forgerons de Maroua et appelés *gam gam*.
- 35 J.-F. Vincent (1999 : 307) a recensé le nombre de panthères tuées à Wazang avec bwi Makabay (1934-1953), quatre panthères et avec Bello bwi Makabay (1953-1980), six panthères. Pour le massif voisin de Douroum – plus grand il est vrai – sous le chef Loa (1927-1975) ce serait une cinquantaine de félins abattus. Grosso modo, mes enquêtes le confirment. Il s'agit à égalité ou presque de *duvar jejege* et de *duvar dwana*, les pièges seraient redevables de 25 à 30 % des prises, mais certains informateurs ne comptabilisent que les battues...

Figure 8 : Piège à assommoir, le mécanisme



- 36 Les combats avec la panthère pouvaient se solder par plus d'une dizaine de blessés et de morts de septicémie en raison des blessures infligées par ses griffes, d'où la crainte qu'inspire le félin.
- 37 Chez les Mafa et les Mofu, on soignait les blessés avec une musicothérapie à l'aide d'une harpe pentacorde, *gandjaval*, accompagnée d'un grand nombre de chansons qui, toutes, cherchent à apitoyer la panthère (Seignobos 2017). Chez certains, Zoulgo et Gemzek, la musique seule suffisait. Pour les Muktele et les Podokwo, en revanche, on soignait les plaies avec des remèdes idoines, sans musique.
- 38 Cette musicothérapie viendrait de chez les Movo. Il s'agissait de faire sortir du corps le mal laissé par la panthère sous la forme de ses poils - qui toujours demeurent invisibles. On étendait sur la victime un linceul, *zana*, pris chez les Giziga. Le *gandjaval* était accompagné par plusieurs percussionnistes qui frappaient des fers de houes avec des cailloux. Celui qui joue de la harpe chante. Nous traduisons une chanson type de Douroum et de Wazang :

« Notes de la harpe fait sortir la souffrance de mon corps,
 Panthère laisse-moi ; reprend les poils de dedans mon corps,
 Fais-moi renaître en paix.
 Harpe, joue juste pour que je puisse à nouveau vivre en joie ».

La fin de la Panthère

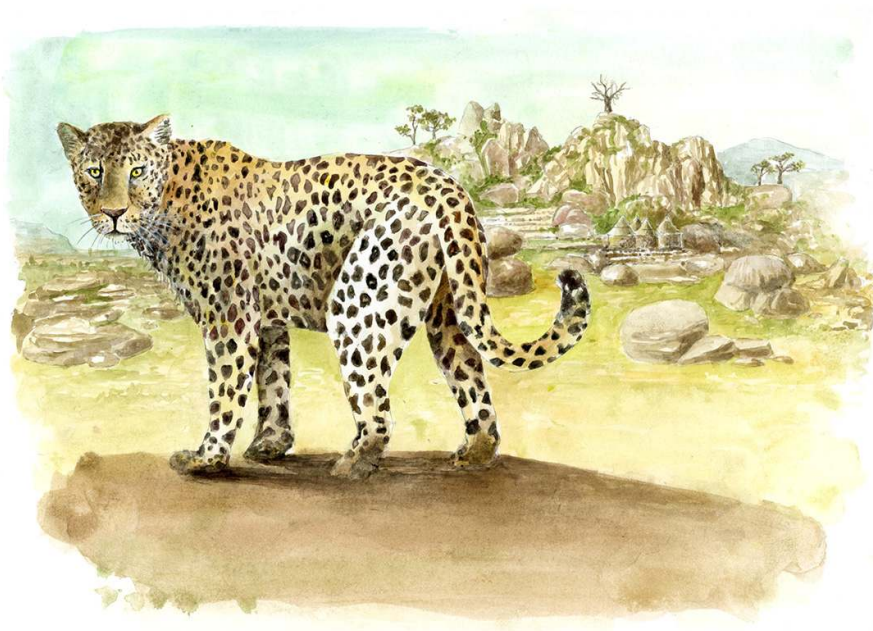
- 39 Une mission catholique s'installe à Douvanger en 1955, une autre à Mokong, les écoles sont ouvertes sur tous les piémonts. Mais dans cet ensemble de nouveautés, la plus importante quant à la panthère demeure l'arrivée du dispensaire de religieuses à Douvanger. Elles vont soigner et guérir tous ceux blessés par la panthère. La panthère

ne tue plus Elle ne fait plus peur et on assiste à un retournement total. Les hommes ne sont plus effrayés par la panthère, c'est elle qui, désormais, a peur des hommes.

- 40 C'est dans un de ses grands sanctuaires que la panthère va disparaître. D'après Mohaw Issa, réputé spécialiste de ce félin à Dougwor sous le chef Mazymavo bwi Yaya (1965 à 1982), on compte encore six panthères tuées, trois avec l'arc et trois autres au piège (deux au quartier Moutourgay, deux à Delez, une à Houtgala et la dernière à Wilger). C'est sous son successeur, le chef Yougouda bwi Yaya, que la dernière panthère des monts Mandara aurait été tuée en 1983⁹.
- 41 L'administrateur Jacques Lestringant (2009), alors en poste à Mora dans les années 1950, signale dans ses mémoires comment l'homme a poursuivi l'éradication de la panthère et prévient de ce que seront les monts Mandara sans la panthère.
- « Lorsque la disparition de moutons et de chèvres alarmait trop la population, on tentait d'apitoyer le chef de subdivision. Ce dernier trainait les pieds jusqu'à ce que la menace passât au degré supérieur. Il n'était pas rare, en effet, qu'un individu, affaibli par une infection à la patte, en soit réduit à tendre une embuscade près d'un point d'eau. Il se saisissait alors d'une fillette, inhabile sous la lourde charge de sa cruche. Pour finir, le commandant apportait son concours fusil-Strychnine¹⁰ [...]. A la vérité, les populations n'avaient pas pris conscience que la prédation de la panthère s'exerçait communément aux dépens des singes et que seul ce fauve était en mesure d'engager un combat contre les babouins, d'ailleurs jamais gagné d'avance [...]. La suppression de la panthère équivalait à la suppression de l'agent de retardement du pullulement des cynos ».
- 42 Mais alors que la panthère disparaît, les populations des massifs bordiers qui regardent vers la plaine du Diamaré ont entrepris une descente sur leurs piémonts qui devient massive dans les années 1970 et 1980.
- 43 La disparition de la panthère, actée donc à l'amorce des années 1980 eut une conséquence assez inattendue, celle de s'effacer quelques décennies plus tard des fabliaux des populations des monts Mandara ; comme Walter Van Beek (2017, & Tourneux 2020) le signale chez les voisins méridionaux des Mafa : les Kapsiki.
- 44 Les fabliaux kapsiki, mafa, mofu rendent compte du sempiternel combat entre l'astuce du faible et la brutalité du fort. Ici le modèle d'intelligence est *Xerus erythropus*, l'écureuil fouisseur, le plus parfait des décepteurs de contes. Il en détermine à lui seul une catégorie, toujours confrontée à des partenaires comme la panthère ou l'hyène, dangereux, mais stupides. Pour ceux qui énoncent ces contes, ce serait là une façon de se revancher de la panthère, de la peur panique qu'elle suscite auprès de l'homme. La panthère renvoie aussi à l'image de l'opresseur peul qui, avec ses cavaliers contraint à fuir et à se réfugier dans les rochers.
- 45 Les contes, pour nous lecteurs éloignés de la musicalité et de la gestuelle de leurs récits, peu avertis des mille connotations sociales qu'ils renferment ont un côté abscons qui laisse parfois perplexe, et pourtant...
- 46 Nous n'en retiendrons qu'un : « Panthère et les excréments qui chantent » (Van Beek & Tourneux 2014 : 77-80). Nous en assurons le commentaire. Ce conte, relevé vers 1972, est encore en parfait accord avec la société dans laquelle il s'énonce.
- 47 Des enfants vont chercher des fruits de *Vitex doniana* (justement le fruit que la panthère affectionne). Une petite fille, restée seule, montée sur l'arbre, mange les fruits du *Vitex* et crache les noyaux au sol (on sait que cela attire la panthère et qu'on les trouve souvent dans ses fèces). La petite fille dans l'arbre chante une complainte sur les razzias

peules qui enlèvent les jeunes filles et les enfants. Ce chant n'en est pas moins jugé fort dansant par le céphalophe qui rameute les autres animaux. La panthère arrive ainsi avec une poterie faîtière comme casque, des armes et des sacs, au milieu des autres animaux. Elle est ridicule. En dansant elle laisse tout choir, ce qui effraie la petite fille qui fait ses besoins sous elle (réaction habituelle devant la panthère). Les animaux s'éloignent en dansant et la petite fille en profite pour s'enfuir... mais les excréments chantent à leur tour... Les animaux reviennent en toujours dansant. Que se passe-t-il là-haut ? La panthère, repoussant tout le monde, décide d'aller voir et mange les excréments chanteurs (comme seuls les chiens le font, eux la proie de la panthère). Les animaux disent : « mais qu'as-tu fait ? alors chante maintenant ! » et ils se sont mis à taper sur Panthère.

- 48 Mais aujourd'hui que faire d'un acteur qui n'effraie plus et de surcroît a disparu.
- 49 Van Beek (2017 : 109-110) compare les animaux acteurs de contes de son corpus en 1972 et celui de 2008, soit un peu plus de trois décennies d'intervalle. En 1972, les cinq premiers, les plus représentés, étaient la panthère, loin devant, l'écureuil fouisseur, l'éléphant, l'hyène et la tortue. En 2008, ce sont l'écureuil fouisseur, suivi de peu par l'hyène, puis la panthère, la tortue et la fourmi. Le singe remonte dans la liste, le chien est stable alors que l'éléphant a quasi disparu.
- 50 Il constate, de plus, une réduction de l'ensemble des figurants des contes. On semble aller vers un recentrage sur les animaux devenus les plus représentatifs, comme si les contes, toujours aussi vivants par ailleurs entérinaient scrupuleusement, avec plus ou moins de retard, l'évolution du milieu et de la société.
- 51 La panthère a été associée aux clans montagnards les plus anciens et aux chefferies de massif, grandes et petites, chez les Mofu et les Mafa. Durant des siècles la panthère a marqué l'imaginaire des montagnards et influencé bien des comportements. Le changement de milieu, la descente en plaine des montagnards par paliers irréversibles, les changements sociaux apportés par la scolarisation, la dissolution des cultes traditionnels devant les prosélytismes de tous bords ; l'islamisation forcée des chefs ont accompagné la disparition du félin le plus redouté. On parle aujourd'hui de la panthère au passé, et les contes eux-mêmes se sont adaptés à son innocuité, puis à sa disparition.

Figure 9 : *Panthera pardus*

Dessin F. Seignobos

BIBLIOGRAPHIE

- Arbonnier M. 2000 – *Arbres, arbustes et lianes des zones d'Afrique de l'Ouest*. CIRAD-MNHN, 574 p.
- Juillerat B. 1971 – *Les bases de l'organisation sociale chez les Moukélé (Nord-Cameroun). Structures lignagères et mariage*. Université de Paris/Musée de l'Homme, 271 p.
- Lebeuf J.-P. 1945 – *Quand l'or était vivant (aventures au Tchad)*. Paris, J. Susse, 216 p.
- Lestringant J. 2009 – *Le commandant en son fief, pouvoir colonial et approche du monde africain. Mémoires d'un administrateur au Cameroun (1946-1960)*. Tapuscrit, 500 p.
- Seignobos C. 1982 – *Nord-Cameroun, montagnes et hautes terres*. Marseille, Parenthèses, 188 p.
- Seignobos C. 1991 – *Le rayonnement de la chefferie théocratique de Gudur (nord-Cameroun)*. In : Boutrais J. *Du politique à l'économique. Études historiques dans le bassin du lac Tchad*, Actes du 4^{ème} colloque Méga-Tchad, Paris, septembre 1988, 3. Paris, ORSTOM : 225-315.
- Seignobos C. 2017 – *Des mondes oubliés. Carnets d'Afrique*. Ird Editions /Parenthèses, 310 p.
- Van Beek W. & Tourneux H. (Ed.) 2014 – *Contes kapsiki du Cameroun*. Paris, Karthala, 180 p.
- Van Beek W.E.A. 2017 – *The transmission of Kapsiki-Higi folktales over two generations. Tales that come, tales that go*. Palgrave macmillan USA, 170 p. (African Histories and Modernities).

Van Beek W, Tourneux H. (ed.) 2020 - *Contes nouveaux des Kapsiki (Cameroun)* Ed. Karthala, 164 p.

Vincent J.-F. 1986 - L'œil de la panthère sied au chef. In : *Afrique plurielle, Afrique actuelle, Hommage à Georges Balandier*. Paris, Karthala : 199-217.

Vincent J.-F. 1999 - »Panthères, autochtones et princes. Représentations symboliques du pouvoir dans les montagnes du Nord-Cameroun" in *L'homme et l'animal dans le bassin du lac Tchad*. Ed. Sc C. Baroin et J. Boutrais, pp. 305-319.

NOTES

1. On parle de « panthère » dans les monts Mandara et non de « léopard ».
2. Seignobos (1982 : 70, 71, 72). Le palais Tsarak à Wazang a fait l'objet d'un relevé par nos soins en 1973, en présence du chef Bello bwi Makabay. Les chefs montagnards, contraints par l'administration d'habiter en plaine, il devait tomber en ruines dans les années 1980, à l'exception de quelques cases et silos entretenus pour y poursuivre des rituels.
3. Avec cet article on ne s'exonère pas de consulter celui de J.-F. Vincent (1999), toujours chez les Mofu nord (ou Diamaré) ou encore J.-F. Vincent (1986).
4. Chez les montagnards plus septentrionaux, Muktele et Podokwo, la panthère est moins le symbole du chef que celui de son ennemi irréconciliable. Ici l'affrontement est délibéré, le chef cherchant à protéger sa population.
5. Enquêtes à Wazang en 2010 avec Caridlay Gidegal, Mengel Kidgal et Kalvam Esvey.
6. Si la panthère est le prince des animaux, ce n'est pas le seul. Celui des animaux aquatiques est le crocodile, si bien que, lorsque un de ces sauriens, ici miniatures – qui vivent dans les rochers des monts Mandara centraux, chez les Bana et Kapsiki – est tué, on en avertit le chef : « Un de votre parenté est mort ». On le lui apporte et le chef pouvait alors pratiquer une manducation de sa langue.
7. Bongor est le lieu de pouvoir pour un grand nombre de groupes païens des monts Mandara au Logone, comme chez les Peuls Lamordé et Garé.
8. *Bogolof* (damalisque) a disparu depuis longtemps des piémonts des monts Mandara. Des *gaw kanuri* qui braconnent en plaine dans la réserve de Waza, fournissent aux montagnards des lots de cornes d'antilopes et de gazelles et, partant, raniment leur mémoire quant aux grands herbivores du passé.
9. En 1976, au cours d'une chasse aux cynocéphales dans le massif-île de Mékéri déserté par la population depuis la fin des années 1930 et non loin de Dougwor, le Dr. vétérinaire Alain Hentic et le restaurateur Heinz Mülfarth, de Maroua, ont encore pu observer une panthère circulant entre les blocs de rochers.
10. On utilisait la strychnine (alcaloïde très toxique) ou un oxyde d'arsenic. Les pièges à strychnine furent rapidement abandonnés car ce poison pouvait être détourné vers d'autres desseins.

RÉSUMÉS

Depuis le tout début des années 1980, la panthère (*Panthera pardus*) n'a plus été vue dans les monts Mandara. Félin redoutable, alter ego du chef dans le monde animal, il était aussi le symbole de son pouvoir. La panthère a structuré la mentalité des montagnards, de leurs comportements au quotidien jusqu'à l'aménagement de leurs habitats sans oublier une prégnance à travers contes et fabliaux. Sa disparition cède la place à des panthères « mystiques », œuvre de sorciers, et son image commence déjà à s'estomper dans ces mêmes fabliaux.

Since the early 1980's, no leopard (*Panthera pardus*) had been spotted in the Mandara mountains. Leopards were fearsome felines, they represented leadership in the animal world and were a symbol of power for human leaders. Leopards have shaped the mentality of the mountaineers, from their daily behaviors to the development of their habitats; not to mention their predominance in the tales and fabliaux. Their disappearance gave way to "mystical" panthers, created by sorcerers, and their image is already beginning to fade in these very fabliaux.

INDEX

Mots-clés : panthère, extinction, monts Mandara, chefferie, contes

Keywords : leopard, extinction, Mandara mountains, chiefdom, tales

AUTEUR

CHRISTIAN SEIGNOBOS

Géographe